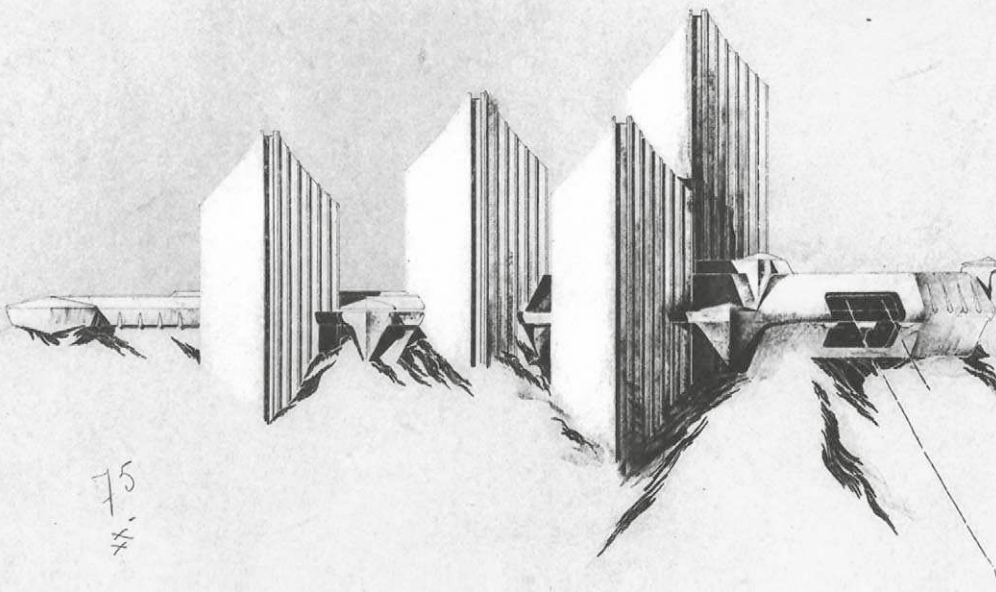


Philippe Panerai

L'ivresse de la feuille blanche

*L'architecture aux Beaux-Arts
avant 1968*



pb&a

© pb&a 2020

panerai-boesch & associés

ARCHITECTURE, URBANISME, VILLE DURABLE

10, rue des Feuillantines – 75005 Paris

ISBN : 978-2-9573632-1-6

Dépôt légal : septembre 2020

1^{re} édition, septembre 2020. Tous droits réservés.

www.philippe-panerai.com

Achevé d'imprimer en juin 2020 par Pixartprinting,
Via 1° Maggio, 8, 30020 Quarto d'Altino, Venise, Italie.

conception graphique : koopski.com

Philippe Panerai

L'ivresse de la feuille blanche

*L'architecture aux Beaux-Arts
avant 1968*

*Aux élèves de l'atelier Arretche
avec qui j'ai partagé ces années 60,
à tous les étudiants qui m'ont donné
la chance de réfléchir.*

Sommaire

Préface de Françoise Fromonot	9
Repères	16

PROLOGUE	18
Personnages	21
Décors	23
Sources	26

PREMIÈRE PARTIE : LE SYSTÈME BEAUX-ARTS

Chap. 1 – découvertes	31
<i>L'admission</i>	32

Chap. 2 – un emploi du temps par séquences, une comptabilité par valeurs	41
<i>Valeurs scientifiques, Trois-Arts et archéo</i>	44

Chap. 3 – l'exercice du projet, une complexité croissante	50
<i>Questions de formats</i>	50
<i>Concours d'émulation, concours de l'Institut et concours de Fondation</i> ...	51
<i>L'ivresse de la feuille blanche</i>	53

Chap. 4 – le travail à l'atelier	56
<i>Le développement du projet</i>	56
<i>Rendus et jurys</i>	60
<i>Signes avant-coureurs</i>	62

Chap. 5 – le diplôme	65
<i>Le dépôt du sujet</i>	65
<i>Développement et rendu</i>	67
<i>La soutenance</i>	68

Notes sur le prologue et la première partie	70
--	-----------

DEUXIÈME PARTIE : LA CULTURE BEAUX-ARTS

Chap. 6 – projets et théorie au début des années soixante	75
<i>Les Beaux-Arts et les modernes</i>	<i>75</i>
<i>Programmes et composition</i>	<i>78</i>
<i>Le Prix de Rome</i>	<i>85</i>
Chap. 7 – qu'est-ce que la composition ?	88
<i>Questions de méthode</i>	<i>89</i>
<i>Composition et construction</i>	<i>91</i>
<i>L'oubli du site</i>	<i>95</i>
<i>Être moderne, place des Vosges versus Mondrian</i>	<i>95</i>
Chap. 8 – grande échelle et dessin de ville	99
<i>L'héritage de Versailles</i>	<i>99</i>
<i>L'amnésie comme principe</i>	<i>102</i>
<i>Reconstruction et grands ensembles</i>	<i>103</i>
<i>Le tournant de 1966</i>	<i>106</i>
Chap. 9 – le goût du débat et l'invitation au voyage	110
<i>La question de l'histoire</i>	<i>110</i>
<i>Le goût du débat</i>	<i>114</i>
<i>Le souvenir de Rome</i>	<i>115</i>
<i>Architecture without Architect</i>	<i>118</i>
Notes sur la seconde partie	119

TROISIÈME PARTIE : L'ESPRIT BEAUX-ARTS

Chap. 10 – la vie d'atelier	123
<i>Les nouveaux</i>	<i>123</i>
<i>L'atelier, dispositions</i>	<i>124</i>
<i>Les nouveaux et les anciens</i>	<i>125</i>
<i>Soir de charrette</i>	<i>128</i>
<i>Matin de rendu</i>	<i>129</i>
<i>Cafés, restaurants et cinémas</i>	<i>131</i>

Chap. 11 – le folklore Beaux-Arts : entre fanfares et machisme	134
<i>Les brimades</i>	134
<i>L'architecture, une affaire d'hommes ?.....</i>	135
<i>Une succession de fêtes et de fanfares</i>	137
Chap. 12 – l'esprit d'atelier	142
<i>Élèves et patrons</i>	142
<i>Le respect des livres</i>	143
<i>Conférences, visites, stages et voyages</i>	145
<i>L'atelier et l'école</i>	147
<i>Le sens de la tradition</i>	148
<i>L'architecture mène à tout</i>	149
Chap. 13 – pas de politique à l'atelier ?	151
<i>La fin de la guerre d'Algérie</i>	151
<i>L'espoir d'un monde meilleur</i>	153

CONCLUSION

Sommes-nous vraiment sortis des Beaux-Arts ?	157
<i>Attention, une réforme peut en cacher une autre</i>	161
<i>Rupture ou continuité ?</i>	162
Notes sur la troisième partie et la conclusion	165
Remerciements	167

ANNEXES

1 – Petit glossaire des outils, matériaux et manières de faire concernant le dessin	170
2 – Chronologie 1665-1968	179
3 – Brèves notices sur quelques acteurs	186
4 – Sources des illustrations	192
5 – Bibliographie, ouvrages cités	194

Préface

Voici un livre captivant. Il vous plonge dans un passé que l'on croyait connaître, le remet en perspective et réveille notre regard sur le présent. Philippe Panerai revient sur ses premiers pas dans la vie d'architecte et nous invite à l'accompagner. Son temps, ce sont les dernières années de l'école des Beaux-Arts, si décriée et mythifiée à la fois par ceux – et celles, plus rares – qui y sont passés ; entré en 1959, il en est sorti diplômé en 1967. Son sujet, c'est l'enseignement de l'architecture, ses arcanes et ses évolutions, vues depuis cette institution qui formait à l'époque la majorité des architectes français. Son poste d'observation, c'est l'atelier Gromort-Arretche, sans doute le plus puissant par le nombre cumulé d'élèves qu'il a accueillis au cours de son existence, mais aussi par son impact sur l'architecture en France après la fin des Beaux-Arts : outre Panerai et ses plus proches comparses de l'école de Versailles, bien des protagonistes de l'après-modernisme à la française en sont issus. Le point de vue qui nous est donné ici sur leur apprentissage commun éclaire de biais les idées sur l'architecture et le « projet urbain » qui ont occupé ensuite le devant de la scène, d'autant qu'en bon mandarin, Louis Arretche – partie prenante de tout ou presque ce qui comptait dans la politique de l'architecture et de la ville, à Paris et ailleurs, de la Reconstruction à la fin des années 1970 – a toujours soutenu activement ses anciens élèves. Témoin, enquêteur et interprète d'une situation qu'il a connue de l'intérieur, Philippe Panerai entremêle les souvenirs, les faits et les analyses pour portraiturer rétrospectivement cette *société* dans son cadre, avec sa mentalité et ses rouages, juste avant sa disparition.

Dans une histoire dont on connaît la chute, la mise en intrigue est essentielle et le ton choisi compte. On ne trouvera pas dans les pages qui suivent les anathèmes habituels contre l'enseignement de l'architecture dans l'avant mai 1968, mais une narration affectueuse, parsemée de traits d'ironie discrète et de jugements parfois cruels amenés l'air de rien par le récit. Sa précision documentaire rompt avec la collection d'anecdotes approximatives qui a bercé ma génération. Installés dans les Unités Pédagogiques fraîchement créées, les activistes de Mai devenus professeurs adoraient résumer par ses travers les plus douteux l'enseignement qu'ils avaient reçu, peut-être pour conforter, par contraste, l'excellence de celui en tout point inverse qu'ils entendaient nous dispenser. L'ancienne école n'avait été que formalisme, philistinisme et apolitisme, un interminable parcours du combattant ponctué de bizutages humiliants, au son du *Pompier* et de chansons paillardes qui les faisaient encore rire. Si Philippe Panerai ne passe sous silence aucun de ces aspects, il les relativise en les intégrant à une réflexion plus large sur leurs significations. Les Beaux-Arts, nous dit-il, c'est à la fois un système, une culture et un esprit qui s'entretiennent l'un l'autre. On ne peut le saisir qu'en s'intéressant concrètement au contenu des études, aux emplois du temps, aux rythmes et aux rituels de la vie quotidienne, à la cohabitation des circonstances du moment et des reliefs du passé. Et en

même temps que son relatif détachement, qui lui donne les allures d'une provocation placide, le livre est mû par une mémoire si vivace que le récit passe souvent au présent, sans prévenir.

À première vue, *L'ivresse de la feuille blanche* est donc un *Bildungsroman* écrit sur le tard par un architecte qui n'a cessé d'explorer la « discipline » sous toutes ses facettes. Par l'enseignement bien sûr, d'abord à l'U.P.3 de Versailles dont il a participé à la fondation en 1969, jusqu'à Paris-Malaquais au tout début des années 2000 ; par la recherche en architecture, ensuite, dont il a été un des pionniers puisqu'il fut l'un des auteurs, en 1977, d'un livre des plus marquants du mouvement de « retour à la ville » par l'approche typo-morphologique. *Formes urbaines, de l'îlot à la barre* reste le seul ouvrage français traduit, réédité et encore lu comme un classique parmi ceux d'une période dorée qui, en une douzaine d'années, a vu les principales figures de la scène internationale publier leur manifeste urbain. L'exercice libéral, enfin, a amené Panerai à intervenir dans de nombreuses opérations d'urbanisme. Plus récemment, il a ajouté à ces trois champs nourriciers une activité éditoriale régulière au sein de la revue *Tous Urbains*, qu'il a contribué à fonder. Entre temps, il a publié plusieurs manuels d'analyse et de conception urbaines, s'est investi dans les débats sur le Grand Paris... Comme ses aînés Bernard Huet et Henri Gaudin, son contemporain Jean Castex et ses cadets Bruno Fortier, Jacques Lucan, Jean-Patrick Fortin, Serge Santelli, Jérôme Treuttel et quelques autres, élevés eux aussi dans l'incubateur Arretche, Philippe Panerai est donc le spécimen type d'une espèce hybride, réinventée en France dans l'après Beaux-Arts par croisement entre l'enseignant, l'intellectuel et l'architecte.

Entre dépendance et liberté

Ici, il ne se contente donc pas de faire remonter ses souvenirs pour nous parler de sa jeunesse étudiante. Même s'il se défend de toute ambition « scientifique », son fragment d'ego-histoire a demandé un patient travail de recherche : investigations dans des archives, dans des portfolios de dessins – les siens et ceux de quelques autres –, dans les Annales de l'école, les intitulés de cours, les programmes des projets dans les différentes classes au fil des années et les sujets des concours internes jusqu'au Prix de Rome. À travers leurs listes, véritables inventaires à la Prévert, et le rappel de leurs attendus auxquels chacun se conformait sans être dupe, l'École des Beaux-Arts dans ces sixties finissantes apparaît comme un *conservatoire*, où l'on vient faire ses gammes afin de s'imprégner, pour la perpétuer, de la tradition dont elle est dépositaire, en quête du Graal qu'est la *composition*. L'unité de base de ce lieu protéiforme est un microcosme tribal, l'*atelier*, théâtre d'une initiation masculine quasi-rituelle qui a exercé une fascination durable sur la plupart de ceux qui l'ont connu et pratiqué. Philippe Panerai ne fait pas exception. Dans ce présent d'autrefois, tout ou presque semble avoir survécu à l'avènement d'une certaine modernité, tant s'y maintient ce qui fait une société traditionnelle : l'apprentissage par transmission d'une sorte d'artisanat voulu immuable ; le respect des aînés et la reproduction des hiérarchies dans une structure pyramidale, qui place au sommet le patron oracle, puis des